

Audrey Marty

Le voyage de Lady Liberty

roman



éditions
Les Presses Littéraires

Le voyage de Lady Liberty

Illustration de couverture :
© Vector Tradition - Shutterstock

ISBN : 979-10-310-1485-2
ISSN : 2680-4530
© Audrey Marty – Éditions Les Presses Littéraires, 2024

Audrey Marty

Le voyage de
Lady Liberty

Les ^{éditions} Presses Littéraires

Tu ne te marieras point

– *Non, non et non, Gabrielle, s'écria-t-elle, en ouvrant avec fracas la porte de ma chambre, tu ne te marieras pas avec ce vieux schnock, le comte Dupin de Pibrac !*

D'un pas vif et déterminé, elle se dirigea vers la fenêtre dont elle tira les rideaux d'un geste vigoureux.

– *Ce vieillard tout rabougri ne te mérite pas*, poursuivit-elle, tout en faisant les cent pas au pied de mon lit.

Alors que mes yeux tentaient de s'habituer à la lumière du jour, elle continua de me noyer dans un flot de paroles ininterrompu.

– *Tu es encore jeune, tu as bien le temps de penser à toutes ces fariboles. Tu fais partie d'une nouvelle génération de femmes pour qui la priorité n'est pas de se marier. La vie est courte et le monde est vaste. À femme vaillante rien n'est impossible, souviens-t'en !*

Les yeux encore tout embués de sommeil, j'essayai péniblement de voir l'heure qu'il était à la pendule de la cheminée. Au bout de plusieurs secondes à fixer le cadran, je finis par identifier chacune des aiguilles de l'horloge. Elles indiquaient sept heures trente. Devant cet horaire matinal, je ne pus réprimer un bâillement. Ce n'était vraiment pas commun pour moi, de me lever de si bonne heure. Depuis des années, j'avais pris l'habitude de me coucher tard, sans doute trop absorbée par mes lectures nocturnes. Contrairement à ma marraine qui dès po-

tron-minet s'affairait déjà dans son bureau. Cela ne m'étonnait donc guère de la voir débarquer au point du jour !

Jane Dieulafoy, c'était son nom, n'était pas du genre à s'embarasser pour si peu. Réveillée ou non, je devais écouter ce qu'elle avait à me dire. De prime abord, sa physionomie ne laissait rien présager de son vrai caractère. Les volcans les plus calmes engendrent souvent les éruptions les plus dangereuses. D'allure fluette, elle ne devait pas mesurer un mètre cinquante. Son teint de porcelaine et ses yeux bleu pâle lui donnaient les traits d'une jolie poupée. Son tempérament impétueux faisait d'elle une personnalité hors du commun. J'ignorais la raison pour laquelle mes parents avaient choisi d'en faire ma marraine. Ma mère n'avait eu de cesse de me répéter qu'ils avaient fait cela dans le seul but de faire enrager ma grand-mère, Marie-Louise Saint-Geniez, une vieille bigote acariâtre et autoritaire. De ce point de vue, c'était une réussite. Ma grand-mère et Jane se détestaient cordialement.

Mais en faisant cela, mes parents étaient loin de se douter qu'elle exerça sur moi une telle influence. Si Jane me le demandait, j'étais prête à me jeter tout habillée dans le bassin de notre propriété. Au moindre de mes soucis, c'était vers elle que je me tournais spontanément. Ce fut d'ailleurs ce que je fis, quand j'entendis parler de ce projet de mariage.

Dans la lettre que je lui envoyais, je l'implorais de me sortir de ce mauvais pas. Inquiète de ne pas me voir encore mariée à mon âge, ma grand-mère s'était mis en tête de me trouver un époux digne de mon rang. Durant plusieurs mois, j'assistais impuissante au défilé constant d'un grand nombre de prétendants venus de toute la région en visite chez mes parents, Alfred et Elisabeth Saint-Geniez. Ce manège dura un certain temps sans éveiller mon inquiétude. Ils étaient tous très âgés, j'étais loin d'imaginer mes parents donnant la main de leur fille unique à l'un de ces vieillards. Pourtant, c'était bien ce qu'ils convenaient de faire dans les prochains jours en me mariant avec le comte Dupin de Pibrac, un riche veuf sans enfant âgé d'une cinquantaine d'années.

Ce matin-là, même si le réveil fut rude, j'éprouvais un grand soulagement de retrouver Jane dans ma chambre à coucher. Elle était la seule à pouvoir convaincre mes parents de renoncer à cette union. Après avoir laissé éclater sa colère, elle finit par s'apaiser et vint s'asseoir auprès de moi. Elle m'expliqua alors dans le détail, le plan qu'elle avait imaginé pour m'éviter le mariage.

– *Ma chère Gabrielle, fit-elle, tout en prenant ma main, je ne pouvais me résoudre à te voir marier contre ta volonté. À ses mots, sa main tressaillit dans la mienne. Ne t'inquiète pas, chaque problème a sa solution ! Comme tu le sais, poursuivit-elle, je me suis mariée à dix-neuf ans. Oh, je ne le regrette pas, soupira-t-elle lentement, Marcel est un époux merveilleux. Il m'a toujours traitée comme son égale, mais cette espèce d'oiseau, ajouta-t-elle en riant, est une espèce rare ! Crois-moi, je suis bien aise de l'avoir épousé.*

Compagne chanceuse d'un homme brillant, elle s'épanouissait pleinement. Depuis quelques années, ils s'étaient lancés dans des fouilles archéologiques en Perse. Ce qui leur valut d'acquérir une certaine notoriété. Ces voyages étaient l'occasion pour elle, de revêtir le costume masculin. Par la suite, elle devait conserver cette habitude, mais une loi interdisant aux femmes de porter un pantalon l'obligeait régulièrement à se rendre à la Préfecture, afin de renouveler son autorisation de travestissement. Bien souvent, sa tenue faisait l'objet de railleries en tout genre, dont elle se fichait éperdument. Selon elle, le sexe d'une personne ne devait pas déterminer sa destinée. Raison pour laquelle, elle accueillit d'un très mauvais œil l'union que l'on souhaitait m'imposer. À ses yeux, cette tradition était devenue obsolète, autant que de refuser aux femmes le port du pantalon.

– *Écoute-moi Gabrielle, je pense avoir trouvé la solution pour t'éviter le mariage, finit-elle par m'avouer, d'un air triomphal. Pour cela, il va falloir que tu travailles. Ainsi, tu obtiendras plus aisément ton indépendance !*

À ces mots, je restai pétrifiée. Puis, ce fut l'effroi. D'un bond, je sautai hors de mon lit en m'écriant :

– *Je n'ai jamais travaillé de ma vie, je n'ai aucune compétence !*

Le souffle court, je peinais à retrouver une respiration normale. En vain, je tentais de m'exprimer, sans qu'aucun son ne parvînt à sortir de ma bouche. Seuls quelques hoquêttements nerveux venaient, çà et là, provoquer dans mon larynx des soubresauts incontrôlables.

– *Ne t'inquiète pas*, fit-elle, en s'approchant de moi, comme si j'étais un animal sauvage qu'elle tentait d'appivoiser. *J'ai tout arrangé. J'ai de nombreuses relations*, souligna-t-elle, en me gratifiant d'un clin d'œil. *Un de mes proches amis connaît le rédacteur en chef de La Dépêche, Monsieur Louis Braud et j'ai réussi à te faire embaucher comme assistante.*

Malgré mon scepticisme, je laissais à ma marraine le soin de m'expliquer par le menu son plan machiavélique. Jane était si prompte à démêler les fils des situations les plus inextricables. Son analyse et ses arguments pour en sortir me rendaient pour le moins perplexe. Peu de femmes de ma condition étaient amenées à travailler. Leur existence oisive ne servait qu'à entretenir un foyer ou à élever des enfants. Évidemment, si je m'inspirais de ma marraine, inutile de me soucier du qu'en-dira-t-on. Pour autant, ma situation me semblait bien différente de la sienne. Son statut de femme mariée lui octroyait une liberté à laquelle je ne pouvais prétendre. Tout ce que j'entreprenais en tant que, *fille de*, pouvait nuire à la respectabilité de ma famille.

– *Tu commences lundi matin dès neuf heures*, fit-elle d'un ton autoritaire. *Je compte sur toi pour ne pas être en retard !* Puis, elle se radoucît et sur le ton de la plaisanterie, elle ajouta : *tu devras apprendre à te lever plus tôt, Mademoiselle la marmotte !*

Avant même que je ne pusse m'exprimer, elle coupa court à toutes contestations :

– *Je sais ce que tu vas dire, dit-elle en hochant la tête, la Dépêche est un journal radical. Les personnes comme nous issues de la bourgeoisie n’y sont pas forcément les bienvenues, mais c’est en mélangeant des légumes très variés qu’on obtient les meilleures soupes. Le progrès passera par ce genre d’initiative, s’exclama-t-elle, pour achever de me convaincre.*

Une femme à la Dépêche

Et voici comment un matin de printemps de l'année 1884, je devins la première femme à travailler à la Dépêche. Loin d'être une sinécure, ce poste d'assistante occupait bien mes journées. Cependant, il m'était difficile de me plaindre. Cet emploi m'avait permis d'éviter un mariage forcé. J'étais prête à travailler dur pour le conserver. Contre toute attente, je m'accommodais des réveils matinaux. Chaque jour, je faisais partie des premiers employés présents dans nos locaux de la rue d'Alsace Lorraine.

L'arrivée d'une femme au sein de la rédaction créa quelques tensions. Avec le temps, j'espérais les voir s'apaiser. On n'eut de cesse de remettre en cause mes compétences à traiter les informations, la concision n'étant pas selon mes collègues le principal atout de la gent féminine. *Les femmes, disait-on, savent colporter les ragots, mais elles sont incapables de les retranscrire de manière épurée. Elles aiment trop s'écouter parler.* Une logique implacable devant laquelle je me contentais de soupirer, en levant les yeux au ciel. Un jour prochain, les mentalités finiraient par évoluer.

On me confiait des tâches particulièrement ingrates. Je restais cantonnée à la rubrique des chiens écrasés. L'aménagement récent de larges voies de circulation dans le centre-ville toulousain occasionnait chaque jour de nombreux incidents. Entre les tramways hippomobiles, les calèches, les piétons et les per-

sonnes à bicyclette, traverser la rue était devenu une activité fort périlleuse, s'apparentant plus au parcours d'obstacles qu'à une promenade de santé. Au train où allaient les choses, j'aurais pu continuer cette rubrique jusqu'à mes vieux jours. Heureusement pour moi, le temps de la monotonie ne devait pas durer. Moins d'une année après mon arrivée à la Dépêche, une belle opportunité s'offrit à moi. J'allais enfin pouvoir faire mes preuves, en réalisant mon premier reportage de terrain. J'étais loin d'imaginer à quel point cela bouleverserait mon quotidien.

Au début de mon embauche à la Dépêche, je ne rechignais pas à la tâche, notamment quand mes collègues me demandaient plusieurs fois par jour de leur servir le café. Tour à tour, j'occupais le poste de réceptionniste, de secrétaire et de manutentionnaire en charge de l'assemblage des journaux. Bien souvent, je finissais la journée complètement rincée, les cheveux en bataille et les vêtements souillés d'encre d'imprimerie. Même après avoir pris soin de les frotter avec une brosse, j'en retrouvais incrustée sous mes ongles. Me salir m'importait peu, ce que je supportais moins c'était l'ennui !

Il pouvait se passer plusieurs jours, sans que je n'aie pas écrit le moindre article. Ce n'était pas tant l'inspiration qui me manquait, mais l'insipidité des sujets que j'avais à traiter qui me minait. Après quelques mois de labeur, on me confiait la rédaction des encarts publicitaires. Un avancement qui ressemblait à une punition. Aux yeux de mes collègues, je n'étais bonne qu'à vanter les mérites du dentifrice miracle du docteur Rousset, récompensé à l'Exposition universelle de Paris et vendu dans la droguerie de Monsieur Expert. Quand il ne s'agissait pas de faire de la publicité pour les agrafes à ressort, fermant hermétiquement les corsages des dames. « Une grande nouveauté » avait insisté son créateur, et qui offrait un meilleur confort. De mon point de vue, c'était le corset dans son intégralité, qu'il aurait fallu bannir de nos armoires, si l'on aspirait vraiment à plus de confort. Le malheur des femmes vient du fait que ce sont les hommes qui confectionnent leurs vêtements !

Pour marquer mon indépendance, je déménageais de la maison familiale pour m'installer dans un petit meublé, rue du Salé. Ce qui eut le don d'exaspérer mes parents, inquiets de me voir quitter le nid. J'essayais de leur faire accepter cette idée en me montrant rassurante. Après tout, je n'aménageais qu'à quelques rues de chez eux. J'achevais de les convaincre en leur promettant de dîner avec eux, au moins une fois par semaine. Au début, ils accusèrent le coup, inventant chaque jour un nouveau prétexte pour débarquer chez moi. Passé les premiers mois, de nouvelles habitudes chassèrent les anciennes. Toujours très pragmatique, ma mère ne tarda pas à transformer ma chambre restée vacante, en petit salon de musique. Le reste de mes affaires finit dans des malles au grenier, attendant que j'en aie à nouveau l'utilité.

J'habitais en plein cœur du nouveau quartier qui venait de sortir de terre, non loin du percement des larges artères de type haussmannien. La municipalité toulousaine avait décidé de moderniser son centre historique, à l'image de ce qui se faisait dans les autres villes du pays. La rue d'Alsace-Lorraine finissait à peine d'être aménagée. Je demeurais à deux pas de la place du Capitole. En quelques minutes à pied, je pouvais rejoindre les locaux de la Dépêche. Je disposais d'une chambre relativement spacieuse, agrémentée d'une baignoire isolée du reste de la pièce, par un paravent. Depuis une dizaine d'années, l'éclairage au gaz et l'eau courante s'étaient généralisés dans le centre-ville. Du reste, je bénéficiais de tout le confort moderne !

Ce qui me rendait fière, c'était de posséder mon propre bureau. Composé dans un bois noble, il recelait de nombreux compartiments secrets dans lesquels je conservais à l'abri des regards, de petits carnets remplis de notes diverses. Installé au plus près de ma bibliothèque, dont je chérissais chacune des étagères, il me donnait la satisfaction de me sentir pleinement investie dans mon nouveau rôle de journaliste.

Ah ! Ma bibliothèque, c'était le seul meuble que j'avais choisi d'emporter avec moi, lors de mon déménagement. Tel un

reliquaire, j'y conservais jalousement ma collection de livres. L'étagère du milieu était remplie d'ouvrages de Jules Verne, mon auteur favori. Depuis son premier grand succès, *Cinq semaines en ballon*, publié dans la collection rouge et or d'Hetzel en 1863, cet auteur fabuleux était parvenu à fidéliser autour de lui un public assidu. Je faisais partie de cette génération d'enfants qui avait eu la chance de grandir avec lui. Et comme beaucoup, je me laissais griser par le charme de ces récits rocambolesques. Je louais son imagination fertile qui sut éveiller en moi le goût de l'aventure. Avant Jules Verne, la littérature destinée à la jeunesse se bornait à quelques fables moralisatrices, sans grand intérêt, que bon nombre de personnes de mon âge trouvèrent rapidement obsolètes. Et même s'il existait que très peu de personnages féminins dans les œuvres de Jules Verne, je m'appropriais sans peine les traits de caractère des héros masculins, que je prenais en modèle. Je savais que le choix de mon métier, bien qu'influencé par l'intervention de ma marraine, tirait ses origines de mes lectures passées. J'en gardais un souvenir ému. Du reste, je continuais de lire avec ferveur toutes les nouveautés signées de la plume de Monsieur Verne.

Dans ma famille, c'était devenu une tradition, à chacun de mes anniversaires, je recevais en cadeau une œuvre de mon écrivain préféré. L'occasion pour ma marraine de se distinguer, en m'offrant les versions publiées en langue étrangère. Une année, elle était parvenue à dégotter de derrière les fagots, la traduction finnoise du *Tour du monde en 80 jours*. Une pièce rare que je couvais de mes yeux, à chaque fois que j'en parcourais les lignes, bien qu'elles me fussent parfaitement inintelligibles. Alors que je m'épanouissais pleinement dans mon nouveau chez moi, d'un point de vue professionnel tout ne se déroulait pas comme je l'espérais.

La tête basse, les ambitions dans les souliers, je commençais sérieusement à douter de mon avenir au sein du journal. J'avais fini par ranger à plat au fond d'un tiroir mes rêves les plus fous. La majeure partie du temps, je demeurais assise derrière mon

bureau, le regard perdu dans je ne sais quelle rêverie. Parfois, un oiseau venait frapper aux carreaux de ma fenêtre, me faisant sortir de ma torpeur. J'enviais sa liberté de mouvement. Je le regardais me narguer avant de le voir rejoindre ses congénères, tous agglutinés sur les toits de l'immeuble voisin.

Mon bureau se trouvait dans un coin de l'immense pièce qui nous servait de salle de rédaction. Chacun d'entre nous disposait d'un petit espace de travail. Tôt le matin, nous nous réunissions autour d'une longue table ovale, afin de passer en revue les dernières nouvelles. Avant la publication qui se déroulait généralement en fin d'après-midi, nous nous retrouvions pour faire le point et choisir la Une du lendemain.

Plus le temps passait, plus je me montrais impatiente à l'idée de rédiger des articles de fond, traitant de sujets importants. J'admirais le travail de mes consœurs journalistes, comme Amelia Bloomers, qui de l'autre côté de l'Atlantique avaient réussi à s'imposer dans le monde de la presse. En 1878, Madame Bloomers était même parvenue à créer son propre journal *The Lily*. Je rongais mon frein en restant persuadée qu'en France, les choses finiraient par évoluer dans le même sens. En attendant ce jour, j'avais pris l'habitude de retrouver ma marraine pour refaire le monde à notre guise.

Notre rendez-vous mensuel avait lieu au café Bibent, à l'angle de la place du Capitole. C'était l'un des endroits les plus courus de la capitale languedocienne. Accompagnés d'une boisson chaude, on pouvait y déguster de succulents petits sablés, mes préférés étant ceux à la fleur d'oranger. Thés, cafés, chocolats, il y en avait pour tous les goûts. Baignant dans un décor en stuc d'inspiration baroque, il régnait dans cet établissement une ambiance chaleureuse. Avec ses grands miroirs cernés d'angelots et de guirlandes végétales et ses larges fenêtres ouvertes sur la façade de l'hôtel de ville, le café Bibent n'avait rien à envier aux plus luxueux cafés parisiens.

À chacun de nos rendez-vous, Jane et moi évoquions les différents événements dans lesquels la gent féminine s'était bril-

lamment illustrée. Ma marraine ne tarissait pas d'éloges sur toutes celles qui à travers le monde tentaient de faire voler en éclat les idées archaïques. Depuis qu'elle avait publié les récits de ses voyages en Perse chez le grand éditeur Hachette, Jane avait acquis une certaine notoriété qui lui permettait de se produire dans de nombreux théâtres parisiens. À l'Odéon, ses conférences faisaient salle comble. Sollicitée par de nombreuses congrégations féminines, elle recevait des sacs de courriers impressionnants qu'elle archivait précieusement dans un dossier dédié aux femmes et à leurs actions.

Son regard pétillant scintillait de bonheur, lorsqu'elle me parlait de toutes ces pionnières. Jane s'inscrivait pleinement dans cette génération de femmes prêtes à faire bouger les lignes, mais elle était trop modeste pour le reconnaître. Elle citait volontiers *la Déclaration de la femme et de la citoyenne* rédigée par Olympe de Gouges, et qui valut à son autrice de périr sur l'échafaud. Cette Montalbanaise faisait la fierté de notre région. Loin de nos frontières sur le continent américain, de nombreuses femmes tentaient elles aussi de faire évoluer les mentalités.

Depuis la vieille Europe, les États-Unis faisaient figure de précurseur. Dans cette partie du globe le temps semblait s'écouler à une vitesse vertigineuse. En un claquement de doigts, on y édifiait des villes. Là où il y avait un désert, on voyait surgir des entrailles de la terre d'imposantes structures, hautes de plusieurs étages. Le long des grandes avenues, les poteaux télégraphiques envahissaient l'espace urbain déployant leurs câbles, comme une araignée tissant sa toile. Depuis la ruée vers l'or, le sol de la Californie ressemblait à une meule d'emmental. N'importe quel quidam ayant le goût de l'aventure pouvait y faire fortune. Dans cette vaste contrée où tout restait encore à réaliser, les femmes menaient leur propre combat.

Là-bas, les congrégations féminines se comptaient par centaine. De plus en plus de femmes exerçaient un emploi. Les ouvrières des manufactures se réunissaient en nombre pour

faire valoir leurs droits, car elles avaient bien compris qu'ensemble elles avaient plus de force. D'autres, que l'on surnommait les suffragettes se battaient pour obtenir le suffrage universel. Leurs idées libertaires avaient commencé à gagner l'Europe, notamment chez nos voisins anglo-saxons. Il est sans aucun doute plus aisé de se montrer libre d'esprit, quand on a une reine pour monarque ! En France, tout cela amusait beaucoup les caricaturistes qui s'en donnaient à cœur joie ! Le fait d'autoriser les femmes à porter un pantalon pour faire de la bicyclette créait la polémique, alors le droit de vote, il ne fallait pas y songer ! À chacune de nos rencontres, Jane et moi faisions ce triste constat : la France était en retard d'un quart de siècle.

Mon embauche à la Dépêche n'était qu'une première étape dans ma carrière de journaliste. Si j'envisageais réellement de m'imposer dans ce métier d'homme, il fallait sortir de ma torpeur et me mettre en action. J'avais le sentiment qu'il était nécessaire pour moi de m'éloigner de Toulouse. Pour le moment, un voyage vers le Nouveau Monde semblait prématuré. Il était hors de question de m'embarquer pour les Amériques, sans but précis. Je convenais donc avec Jane de me rendre en Grande-Bretagne, dans le but de rencontrer mes consœurs journalistes. Auprès d'elles, j'espérais trouver l'inspiration.

Heureusement pour moi, je n'eus pas à attendre trop longtemps pour recevoir un signe du destin. Comme toujours, l'intervention de ma marraine fut déterminante dans la suite des événements.

Au début du mois d'octobre de l'année 1884, je reçus une lettre de Jane qui devait précipiter mon départ pour le Royaume-Uni.

*Madame Jane Dieulafoy,
12 rue Chardin,
16^e arrondissement
Paris*

*À l'attention de
Mademoiselle Gabrielle Saint-Geniez
4 rue du Salé, Toulouse*

Paris, le 15 octobre 1884

Ma petite Gabrielle,

Je viens de recevoir une invitation à un rassemblement féminin d'Elizabeth Garrett Anderson, une des premières femmes médecins du Royaume-Uni. J'ai correspondu avec elle à de nombreuses reprises. Nous avons fait connaissance par l'intermédiaire de mon beau-frère, l'éminent professeur Georges Dieulafoy. Il s'agit pour toutes les Britanniques d'un événement sans précédent, puisqu'elles espèrent faire figurer dans le projet de loi réformiste du Premier ministre William Gladstone, le droit de vote pour les femmes. Le rendez-vous est fixé au jeudi 23 octobre 1884 dans la fameuse salle de spectacle londonienne, Saint-James's Hall. Tu trouveras dans mon courrier, l'invitation en question.

À cette date-là, je serais déjà repartie en Perse. Avec Marcel, nous devons poursuivre la campagne de fouilles que nous avons laissée en suspens, au printemps dernier. Nos collaborateurs nous attendent de pied ferme. Il nous faut faire vite, si nous voulons éviter la saison des pluies.

J'ai prévenu Madame Garrett Anderson de ta venue. D'ici là, tu auras le temps de t'organiser. Dès à présent, je te conseille de prévenir ton rédacteur en chef de ton absence provisoire. Tu n'auras qu'à lui expliquer que des raisons personnelles t'obligent à quitter momentanément tes fonctions. Sans vouloir être désobligeante, vu le type de tâches qu'il te confie, ton absence passera inaperçue. Cela n'est sans doute pas très chrétien, mais parfois il faut savoir s'arranger avec la vérité pour parvenir à ses fins. Il en

va de même pour tes parents qu'il n'est pas nécessaire d'impliquer dans cette affaire. Je ne suis pas sûre qu'ils approuvent le fait que tu assistes à une réunion militante.

Je te souhaite un bon séjour chez nos voisins anglais. Je suis sûre que ce sera particulièrement instructif. Je t'ai réservé une chambre à l'hôtel Prince Albert. C'est un établissement parfaitement respectable. Nous y avons déjà séjourné Marcel et moi.

Ta marraine adorée, Jane Dieulafoy

J'étais enchantée de l'aubaine. J'allais enfin passer à l'action et participer à une lutte que je trouvais éminemment juste et nécessaire : celle de l'émancipation des femmes. C'était du moins que ce que j'imaginais, en découvrant cette lettre. Je me voyais déjà dans un amphithéâtre archi-comble, haranguant la foule depuis une tribune. J'entendis alors résonner dans ma tête la voix de mon père se plaignant de ma propension à tout exagérer. Je souris en me disant qu'il n'avait pas tout à fait tort. J'allais sans doute un peu vite en besogne. Avant toute chose, je devais penser à préparer mon voyage.

Séjour express au Royaume-Uni

Je me hâtais de prévenir le journal, afin d'obtenir un congé sans solde d'une semaine. Depuis Toulouse, deux jours de voyage seraient nécessaires pour rallier le Royaume-Uni. Trop contents que je renonce à marcher sur leurs plates-bandes, certains de mes collègues caressaient l'espoir de me voir déguerpir pour de bon. Bien évidemment, ils ignoraient mes projets. Si je partais maintenant, c'était pour revenir plus forte, avec dans ma besace, plein d'idées d'articles à proposer à mon rédacteur en chef.

Sous sa moustache en fer à cheval, Louis Braud affichait un sourire bon enfant et une relative douceur. La cinquantaine fringante, il conservait de sa jeunesse, un visage poupin aux joues aussi rondes que des pommes, que le poids des années n'était pas parvenu à creuser. Son autorité naturelle faisait de lui un meneur d'hommes tout désigné. Il n'avait pas besoin d'élever la voix pour se faire entendre. Il pouvait se targuer d'être à la tête d'un journal engagé, aux choix éditoriaux assez radicaux. Pour le bien commun, il se tenait prêt à affronter la censure. Malgré tout, c'était un homme pondéré. Les procès en diffamation coûtaient cher en dédommagement. Quand cela s'avérait nécessaire, il savait calmer l'ardeur de ses troupes. En temps de guerre, il aurait fait un parfait conciliateur, préférant toujours le dialogue à la violence. Des qualités qui ont sans doute contribué à sa nomination au poste de rédacteur en chef.

Survenu peu de temps avant mon embauche, il devait sa promotion aux nouveaux dirigeants du journal : Messieurs Cousinet, Gout et Sans, qui avaient su voir en lui, l'homme providentiel ! Louis Braud faisait comme ainsi dire partie des meubles, il avait rejoint l'équipe de la rédaction l'année même de la création de la Dépêche, en 1870. Originaire des montagnes ariégeoises, ce trio inédit à la tête du journal nourrissait de grandes ambitions. Afin d'asseoir définitivement la souveraineté de la Dépêche dans le sud-ouest de la France, ils envisageaient d'ouvrir des antennes locales dans chaque département limitrophe de la Haute-Garonne.

Comme je m'y attendais, ma demande de congés fut signée sans la moindre hésitation. Du reste, c'était un congé sans solde. Cela ne coûtait rien à personne. Ainsi que me l'avait indiqué ma marraine, mon absence se remarquerait à peine. Le café se ferait sans moi, et ce ne serait pas plus mal !

Le plus pénible fut de trouver une excuse valable à présenter à mes parents. Pour justifier mon absence de plusieurs jours, je prétextais la réalisation d'un premier reportage sur le terrain. Lorsqu'ils me demandèrent de leur parler plus en détail du sujet de ce reportage, je m'évertuais à rester évasive, arguant que je préférerais ne rien leur dévoiler, tant que mon article ne serait pas publié. Cette explication parut les satisfaire. De nature franche et directe, cela me coûtait vraiment de leur mentir, mais dans ce cas précis je ne voyais pas d'autres issues possibles. Si je voulais mener à bien mon escapade au Royaume-Uni, il me fallait enjoliver la vérité. La question parentale résolue, je me concentrais sur les préparatifs de mon voyage.

Mon itinéraire m'imposait de nombreux changements. La première étape de mon périple consistait à joindre la capitale. Depuis Toulouse, le trajet durait en moyenne une vingtaine d'heures. Je connaissais bien ce parcours pour l'avoir effectué à maintes reprises, lorsque je rendais visite à ma marraine. Depuis plusieurs années, Jane et son mari Marcel partageaient leur temps entre Toulouse et Paris, où ils résidaient à intervalles réguliers. Ils vivaient entre deux valises, leur carrière

d'archéologues les menant sur bien des fronts. Depuis Paris, un autre train me mènerait jusqu'à Calais. Quatre heures de route supplémentaires me permettraient d'atteindre les côtes normandes. À Calais, j'embarquerai sur un steamer me conduisant directement à Douvres. S'ensuivrait un ultime déplacement en train, pour rallier la capitale anglaise.

J'appréhendais la traversée de la Manche qui par gros temps pouvait s'avérer particulièrement pénible, surtout pour les passagers n'ayant pas le pied marin. C'était en tout cas ce que rapportait le guide de voyage que je m'étais procuré chez le libraire. À présent, je m'en voulais de m'être plongée dans ce type de lecture. Au lieu de me réconforter, cela ne faisait qu'alimenter mes angoisses. En plus d'inventorier les détails liés au voyage, ce genre d'ouvrage offrait également aux voyageurs étrangers un lexique des expressions les plus usitées, ainsi qu'un manuel de conversation courante du pays visité. Ce qui eut le don de me rassurer. Au moindre de mes malaises en mer, je saurais interpellé le steward en anglais, pour lui demander de m'apporter une bassine !

Pour occuper les vingt heures de train qui me séparaient de Paris, je poursuivais la lecture de mon guide avec assiduité. L'auteur avait eu la riche idée de compiler les recettes miracles susceptibles de prémunir les voyageurs du mal de mer, sans toutefois en garantir l'efficacité. Les conseils étaient très variés, il y en avait pour tous les goûts. Il était fortement recommandé de s'abstenir de manger avant le départ, ou tout du moins de se contenter d'une simple collation. On pouvait également opter pour une solution plus radicale, boire un verre de grog et se serrer la ceinture d'un cran, voire de se saucissonner l'abdomen à l'aide de sangles. Durant la traversée, les hommes étaient invités à rester debout sur le pont, afin d'acclimater leurs corps aux oscillations du navire, tout en fixant leur regard sur la ligne d'horizon. Et les femmes devaient rester alitées dans leur cabine. La lecture de ce passage m'amusait beaucoup. Seul un pauvre d'esprit pouvait se laisser abuser par de telles pratiques. Au mieux, on pouvait y trouver quelques distractions. Du reste,

cette lecture parvint à m'occuper l'esprit tout au long de mon périple ferroviaire, c'était bien ce que j'en attendais !

À ma grande surprise, le moment tant redouté de mon voyage se déroula sans accroc. Lorsque j'embarquai sur le *Dover*, un steamer doté d'un puissant moteur à vapeur, la mer demeurait parfaitement calme et le vent quasi inexistant. Des conditions climatiques exceptionnelles pour un mois d'octobre, comme me le confirmèrent les stewards de la compagnie maritime britannique dans un français impeccable. Pas un nuage ne vint jeter son ombre au-dessus de nos têtes et la traversée se passa le plus tranquillement du monde. Deux heures et demie après notre départ, nous débarquions sur le sol britannique, juste le temps pour moi de retenir quelques expressions courantes. À mon arrivée, je découvris avec stupeur qu'un charmant comité d'accueil se tenait prêt à me recevoir. En effet, un petit groupe de femmes m'attendait de pied ferme, brandissant une pancarte à mon nom.

Escortée de deux acolytes, Madame Garrett Anderson avait fait le déplacement. Chapeautées de canotiers rehaussés d'une ganse dorée et agrémentés de décorations florales en tissu chamarré, les trois amies arboraient un port de tête des plus gracieux. Elles me firent grande impression. En comparaison, mon petit béret en feutrine bleu marine faisait pâle figure. Le reste de leurs tenues m'apparut beaucoup plus sobre. À la robe traditionnelle, elles préféraient les jupes longues, ajustées à la taille. Dépasant de leurs chemisiers en coton épais, de larges cols passementés de dentelle servaient à égayer l'ensemble, ajoutant à leur allure un peu stricte, une touche de coquetterie éminemment féminine. Sur leurs épaules menues, de lourdes capes en tartan écossais les maintenaient au chaud, car bien qu'il eût fait grand soleil l'air était particulièrement humide.

Lorsque j'arrivais à leur hauteur, je leur fis signe de la main. Sans tarder, elles se pressèrent à ma rencontre. À mon grand étonnement, elles parlaient très bien français. Je renonçai à me présenter en anglais, doutant de l'exactitude de ma prononciation.